

ENCULÉ

Bob Smash

2019

- Enculé !

C'était un ange.

- Enculé !

Il venait de me crier ça à la figure.

Ça faisait quelques minutes que j'essayais de garder mon calme, mais là, il commençait à me gonfler, oui je sentais que quelque chose se soulevait en moi qui allait aller beaucoup plus vite que le discours de ma raison. La peur était en moi, elle l'avait toujours été dans les situations de violence. Je savais aussi qu'après la peur il y avait autre chose, que cette autre chose pouvait être encore plus monstrueux que ce qui provoquait cette peur.

- PD !

J'avais encore une fois arrêté de fumer mais j'étais descendu en fumer une petite avec des collègues dans la rue avant la reprise. Du lien, de la cigarette. Nous étions six, en rang par deux, le long du trottoir. En face de moi Marie Jo, essoufflée.

Je l'avais vu arriver, sur la droite. Tout en noir, la soixantaine fatiguée, un grand sac dans chaque main ; j'avais senti une détresse et je n'avais pu m'empêcher de formuler ce qui pourrait s'apparenter à une prière à son passage. Il était passé et avait disparu de mon champ de vision.

Comme l'autre, je peux le dire maintenant, il était arrivé sur la droite en face de moi puis m'avait dépassé. Oui c'est ça comme l'autre ; un mois et une heure après.

Il était revenu, de derrière, nous avait apostrophé puis très vite m'avait pris à parti. Je crois qu'il voulait se battre, j'étais le premier mec, Marie Jo en face de moi. C'est à moi qu'il s'en prenait. J'avais d'abord pris ça avec désinvolture et humour, lui non.

Je lui jetais mon mégot dessus, en même temps que les jeux d'enfant derrière la grille me prévenaient que ce n'était pas possible, que je ne pouvais me battre avec ce type, là dans la rue. Ça n'allait pas le faire. Heureusement il se détourna à ce moment et non seulement le bout de cigarette ne l'atteint pas et il ne vit pas non plus mon geste. J'en profitais pour (lâchement - raisonnablement ?) le contourner et rentrer dans la cour. Mes collègues suivirent et les vociférations et insultes se perdirent dans le brouhahas des enfants. Il était seul sur le trottoir à parler dans le vide. Retour au point zéro. J'avais mal pour lui.

Dans l'absorption rapide de mon être par les tâches de l'après-midi j'oubliais presque l'incident. Le soir, j'en parlais à Gaby qui me répliqua en plaisantant : « Au moins tu n'auras pas à faire ton coming out ... »

Le lendemain en me réveillant je savais que c'était un ange.

Je ne sais plus depuis combien d'heures, de jours je suis ici.

La soif tenaille mon corps, en voulant boire mon urine j'ai vu de l'œil qui me reste dans la lumière électrique blanche la couleur rouge brune du liquide. Je suis déshydraté, la douleur irradie dans mon œil, je n'ai plus la force de hurler et lorsque je l'ai fait, ils ont ouvert la porte de ce placard où je suis enfermé et m'ont de nouveau frappé.

J'étais venu chercher mon fils, les policiers ont ri quand je leur ai dit son nom, comme j'insistais ils se sont jetés sur moi et m'ont mis dehors. Je suis revenu, je voulais revoir mon fils, c'était mon aîné. Ils m'ont empoigné de nouveau et m'ont traîné dans ce placard sans enlever les menottes qu'ils m'avaient passées qui me déchiraient les poignets, je les ai encore, elles se sont enfoncées jusqu'aux os. Comme je criais et tambourinais à la porte d'autres sont venus, ils m'ont mis une cagoule sur la tête, je ne voyais plus rien, ils m'ont fait avancer, ils me poussaient en me faisant tomber sur les coins de mur. Ce sont leurs coups de pieds qui m'ont relevé. J'étais affolé, je ne voyais plus rien, j'avais du mal à respirer, mes cris s'étouffaient dans le tissu de la cagoule.

Ils m'ont assis sur un tabouret, leurs coups s'arrêtent, je reste ainsi quelques minutes, je pleure

en réclamant mon fils.

La porte s'ouvre, un silence de crainte. Je sens un souffle sur moi comme celui d'une bête.

- Tu t'appelles Dylan ...

- Oui, oui, je n'ai rien fait ... Je venais chercher mon fils ... Laissez - moi le ramener à la maison...

- Ton fils, c'est Eddy ?

La cagoule est retirée, devant moi se tient un homme de petite taille contrastant avec son souffle de bête.

- Je suis le bricoleur ... C'est ton fils ?

Il me tend une photo en me souriant.

- Oui, oui, rendez-le moi, je dois le ramener à la maison.

Il rit avant de me montrer une autre photo sur son téléphone. Au début je ne comprends pas puis je réalise. Dans la forme sans forme tuméfiée de partout je distingue ce qui fut le visage de mon fils. Une autre photo, un chien en train de l'attaquer au bas-ventre. Une vidéo dans laquelle l'homme devant moi abat un marteau sur les doigts de mon fils ...

- Je suis le bricoleur ... tu me comprends ?

La colère me submerge, je l'insulte, je me débats mais je suis attaché.

- Tu devrais pas me parler comme ça ... Écoute j'ai pas le temps, c'est un peu comme chez le dentiste ici, je te prends entre deux rendez-vous alors on va se dépêcher.

Il appuie sur le bouton d'un compresseur qui commence à ronronner puis s'arrête rapidement.

Il y a un outil relié par un tuyau bleu à la machine.

- 12 millimètres, normalement tu ne vas pas mourir. Il laisse un blanc avant d'ajouter « tout de suite ».

Sur un signe de tête des mains me saisissent les cheveux et immobilisent ma tête.

- Tu vas souffrir mais ce n'est pas de ça que tu mourras.

Il se retourne, d'un geste lent il dépose sur mon œil gauche une petite plaquette de bois, je ne comprends pas, il sourit et me montre dans son autre main.

- Du matériel de professionnel... Ton fils tu aurais dû l'oublier et rentrer chez toi comme on t'avait dit.

Mon cœur bat bat bat, je sens son souffle de bête. Il applique l'agrafeuse sur la plaque de bois et appuie sur le bouton en me souriant.

« Clac ! » L'agrafe traverse le bois, la paupière et se plante dans mon œil. Mon cœur, déjà affolé, bondit dans ma poitrine. Je hurle avant de m'évanouir.

L'eau froide et les coups m'ont réveillé.

- Demain je te crucifie Dylan.

La douleur me fait de nouveau hurler, je voudrais enlever l'agrafe mais mes mains sont attachées dans mon dos. Trois policiers me ramènent à travers les couloirs, je hurle, implore,

la douleur me rend fou, je ne peux rien faire.

Je ne sais plus depuis combien de temps je suis là, la soif et la douleur me lamentent le corps et l'esprit. Je revois mes enfants, leurs mères, comment vont-ils faire sans moi ? Quel brigand va les asservir ? Moi disparu, tout homme le sachant voudra mettre la main sur les miens et leurs petits biens. Yasmina ma fille pourquoi ne t'ai-je écoutée quand tu me suppliais de ne pas aller au commissariat, jamais je ne verrai ton mariage, tes enfants.

Les larmes ne coulent que d'un œil, de l'autre c'est du sang qui roule le long de ma peau avant de toucher le sol, ma joue sur le béton baigne dans cette humidité, comme un chien je lèche de ma langue cette eau salée et rouge.

De nouveau des cris dans le couloir, jamais ça ne s'arrête. Ce sont des fous. Les cris mêlés aux sanglots stoppent devant la porte, une clé tourne dans la serrure.

Une main me saisit au col et me tire à l'extérieur, le corps de nouveau hurlant est jeté à l'intérieur. Sans prendre la peine de me relever les hommes me tirent à travers le couloir. Tout à coup nous sommes dehors, je suis debout, la lumière du soleil réchauffe mon corps, éblouit mon œil et déchire l'autre. Les menottes sont enlevées, un coup de pied me fait tomber, quatre hommes me tombent dessus, l'un sur mes jambes, l'autre sur ma tête et les deux autres écartent mes bras, je pleure en implorant Dieu. Ils ne sont plus sur moi, ils me maintiennent les bras en croix. Le soleil brûle mon œil en sang. Un « clac » suivi d'un hurlement me fait saisir que nous ne sommes pas seuls dans cette cour. Un deuxième « clac » et le hurlement redouble.

Le cri d'un autre homme qui supplie :

- Par pitié, au nom de Dieu ne me tuez pas !

Un nouveau « clac » suivi d'un autre et un nouvel hurlement.

J'ai peur, je ne comprends pas, je souffre, plutôt si je comprends, je sens, je sais que je vais mourir au soleil, j'ai peur. L'espace se remplit de cris et de « clacs ».

Bien avant la voix et le souffle sur mon visage, j'ai senti l'ombre sur mon corps comme la dernière douceur de ce monde. Il se penche à mon oreille et me chuchote :

- C'est aujourd'hui que je te crucifie Dylan, comme les colons avant ...

Mon corps se met à trembler, je suffoque à moitié en pleurant et implorant.

- Garde tes larmes Dylan, la journée va être longue.

Les hommes serrent mes bras, les tordant afin que j'ouvre mes paumes, je sens la plaquette de bois sur ma peau.

- 180 millimètres ... me dit-il encore.

« Clac » ! L'agrafe me traverse la main droite et s'enfonce dans le morceau de bois fiché en terre. Je hurle mais déjà je sens la plaquette sur ma main gauche ...

« Enculé, enculé ! »

Tout à coup c'est moi qui quitte la cour, Dylan est resté agonisant au soleil derrière la porte.

Je suis le bricoleur.

« Enculé, enc... »

« Putain ! » Je sursaute, vite la lumière, j'ai le corps trempé, mon cœur bat la chamade.

« Enculé » ça résonne encore dans ma tête. Gaby dort.

- Chaque mode de représentation peut soit rapprocher soit éloigner du réel. Il y a un langage qui tend vers ce réel et un autre, des autres, dont la fonction est de maintenir ce réel loin. De même dans l'exercice de la poésie, on retrouve cette différence : Il y a des poèmes qui vous font friser le réel et d'autres qui tiennent le réel à distance.

- Mais le réel n'est pas le même pour tout le monde ...

- Les goûts et les couleurs ...

- Il faut différencier le réel symbolisé, conceptualisé et le réel perçu. Le premier s'inscrit sous forme de cadre, le second sous forme de flux. Le premier s'il permet une certaine stabilité, normalité n'en est pas moins toujours en retard sur le réel qui s'enfuit. Le réel perçu, lui n'est pas tenable... ce réel fait tressaillir, l'émotion surpasse la conception, il se touche toujours dans la joie ou la peine, parfois les deux mêlées. Toucher le réel ainsi c'est tendre le corps.

- C'est ici peut-être la différence entre ce que l'on nomme art et culture: le premier tend au réel, la deuxième, à le tenir loin de nous-mêmes ...

Soudain je n'écoute plus la radio.

Le réel c'est cet homme rouge qui court depuis le fond de la rue vers moi, il est gris vert d'abord puis au fur et à mesure qu'il avance, la couleur se précise: il est rouge, rouge sang. Il

porte juste un short, il court pieds nus en criant au secours. Il hurle : « Au secours, au secours ! »

Le réel c'est cet homme qui court derrière lui, il ne porte qu'un short également et dans ses mains, deux objets qui comme la couleur de l'autre sont d'abord non identifiables.

- Putain il vient pour le finir...

Alain de son siège conducteur ne voit pas la même chose que moi, il n'a pas la profondeur du trottoir en vision, il ne comprend pas ce que je dis mais il voit l'homme rouge passer en courant le long de notre voiture.

- Qu'est ce que c'est ...?

- Il y en a un autre derrière, il tient un truc dans ses mains. Ils ont dû se battre au feu, il y a des travaux ... mais le deuxième n'a pas une trace de sang sur lui. Merde c'est ses tongs ! Il tient ses tongs dans ses mains.

Alain se penche vers moi alors que l'homme aux tongs arrive à notre hauteur et ralentit semblant abandonner sa poursuite.

- Mais qu'est ce qu'ils font ?

- Je ne sais pas, il s'est arrêté.

Le Dexter de la gendarmerie qui nous suivait depuis que nous avons rejoint la route principale avait dû laisser passer deux voitures au stop. Soudain on le vit nous doubler à gauche, sirènes et gyrophares allumés. Il s'arrêta moins de cinquante mètres plus loin à la

hauteur du feu. Un gendarme assez jeune descendit du côté conducteur. De la portière opposée descendit l'homme, rouge.

On devait apprendre plus tard que c'était un gendarme volontaire, Robinson N, 25 ans. Il était heureux dans son 4x4 estampillé gendarmerie, il avait eu le droit de l'emprunter pour se rendre à son stage de spécialisation, le capitaine lui avait dit d'en prendre soin et qu'il lui faisait confiance, ça faisait bientôt trente minutes qu'il roulait dans un petit nuage couleur de son uniforme. Comme beaucoup de conducteurs, il ne vit l'homme rouge qu'au dernier moment. La voiture rehaussée ne l'était finalement pas plus que les deux autres, devant. Cependant contrairement aux autres conducteurs, c'est dans son véhicule à lui que l'homme en sang hurlant au secours s'engouffre. Le réel envahit l'espace de sa rapidité, le nuage bleu se dissout dans une tache rouge sur le siège et le tapis. L'homme est désormais assis, il continue de hurler au secours les mains en avant, rouge. Rouge, rouge, la sirène, les gyrophares, vite bouger, s'extraire du bouchon, reprendre de la vitesse sur le réel, un peu d'avance, de quoi voir venir, un point de vue.

À quarante-deux ans, j'ai changé de vie. J'ai déménagé à la campagne. Je quittais une région urbaine où je vivais depuis une quinzaine d'années pour le bucolique. Jusque-là j'étais artiste, au sens où j'avais depuis des années une pratique artistique. J'étais artiste au sens où ma vie s'organisait et se structurait autour de cette pratique.

Je déménageais pour diverses raisons. Ma petite notoriété ne m'avait pas suivi et pensant bien sûr que cette organisation de ma vie allait être modifiée, je tentais d'y trouver quelques

remèdes et stratégies. Mes efforts furent vains, je cessais ma pratique après quelque temps.

J'essayais de me persuader que cela relevait d'une histoire d'ego et que je pouvais certainement faire autre chose dans la vie que d'être artiste. Je devais bien " savoir faire " autre chose. Je devins enseignant, ce qui avait toujours été mon pire cauchemar. Souvent comme dans la chanson de Jacques Brel les hommes remplacent à cinquante ans ceux qu'ils honnissaient vingt-cinq ans plus tôt. Depuis c'était la vie à toute vitesse dans sa routine sans rien pour la freiner ; sans événement de mémoire.

Très rapidement je me mis à boire énormément, je veux dire encore plus qu'avant. Puis pour éviter que mon foie n'explose je fumais de l'herbe du matin au soir. Je me tenais au bord de la dépression. Cette consommation était mon garde-fou devant l'abîme.

Comment savoir si ce que l'on fait a " du sens " ? Car c'est bien là que se nourrit la vie consciente.

Avant tout il semble que ce soit l'action qui ait du sens, non la chose. Peut-être que notre cerveau français pour valider l'action que nous effectuons comme élaboration de sens a besoin de vérifier qu'elle corresponde à minima aux trois acceptions du mot sens. Le sens en termes de direction, le sens en termes de compréhension et le sens en termes de sensation. Si ces trois sens ne sont pas vérifiés alors l'action n'a pas de sens, elle peut en avoir un, voire deux, mais, sans cette troisième certification, elle n'accède pas au statut de qualité, de " ce qui produit du sens pour moi ". Comme je m'interrogeais sur ces pensées, je tentais de trouver des réponses, du moins des références d'ordres philosophiques. Je ne trouvais pas grand-chose sur internet excepté un texte d'un philosophe québécois dont j'ai malheureusement, depuis oublié le nom mais qui ne semblait pas beaucoup plus avancé que moi. Je n'avais pas du bien chercher. Je ne suis pas un philosophe.

Il y a peu d'actions dans ce que le quotidien nous contraint à faire qui reçoivent cette accréditation de " sens ". C'est sans doute ici que se joue une grande partie de l'enjeu de la création dont la fonction agit alors comme un comblement de ce manque de sens. Cette création n'est pas forcément artistique et la phrase de Beuys « Tout homme est un artiste » résonne ici autrement.

Cela faisait bientôt dix ans que je vivais ainsi, pendant cette période, j'avais tenté de combler cette absence dans des consommations subversives ou dans des visites d'expositions parfois tout aussi boulimiques dont je ressortais triste quelque fût leur intérêt. Leur réussite me déprimait et me renvoyait à ma solitude. Je me mis à lire et à relire des livres de peinture et d'art en général. Je me rendis même à Florence pour aller voir les " figures " de Fra Angelico évoquées par Didi-Huberman dans " Dissemblance et Figuration " au couvent Saint Marc. Les visites libres n'existent malheureusement plus. Déçu par une première visite guidée au pas de course et un temps de regard chronométré je tentais de nouveau l'expérience quelques jours plus tard. J'eus moins de chance encore, je tombais dans un groupe majoritairement composé de hollandais dont la taille me dépassait largement. Quant au guide, il semblait cette fois-ci ne pas même vouloir s'arrêter et je ne pus apercevoir durant cette visite trottinante que le haut des fresques et parfois quelques fragments d'images entre deux têtes bataves.

Je me remémorais la visite que j'avais faite trente ans auparavant, il m'avait semblé disposer de plus de temps. Malheureusement mon intérêt pour Fra Angelico n'était à ce moment-là pas très aiguë. J'avais alors soif de modernité et de contemporanéité. Peut-être que mes peintures n'avaient jamais été de l'art contemporain mais de toute façon depuis que j'avais cessé toute pratique, le Contemporain ne m'intéressait plus vraiment. Avec la renaissance, je n'étais pas en concurrence.

Dans le train qui me ramenait, songeant à ces " figures " de Fra Angelico devenues presque

impossibles à percevoir pour le quidam de mon époque, je les rapprochais de ce lien avec l'invisible que nous semblions perdre de plus en plus. Quelques kilomètres plus loin je m'endormais et dans mes songes, les fresques du moine florentin se mêlèrent aux illustrations d'Hildegarde de Bingen réalisées près de deux siècles et demi avant mais que Fra Angelico, grand érudit, connaissait sans doute.

- Pourquoi tu fais ça ?

- Un peu de visibilité.

- Quoi ?

- Un peu de visibilité avant l'invisibilité. Avant que les peintures disparaissent dans mon grenier puis à la déchèterie. Ce qui n'est pas vu n'existe pas. Moi j'aurais passé toute ma vie à faire des peintures invisibles... Une vie de con. J'ai bien essayé d'arrêter mais le langage ne suffit pas face au réel. Il ne suffit pas à faire " sens de la vie ". Tu vois ce que je veux dire ?

Elle fait une moue qui suggère que non mais surtout qu'elle pense que tout ça c'est des conneries.

- C'est paradoxal que la peinture invisible donne un " sens de la vie " à ta vie répond-elle en souriant.

- Une vie de con...

« Non tu n'achèteras pas de maison à New York ... non comme Lévêque tu n'habiteras pas à Nevers ... c'est grillé pour toi ce sera toujours " never ". »

Je chante faux, j'ai toujours chanté faux. Le seul endroit où j'ose chanter c'est ma voiture.

« J'vais faire ça ... j'vais faire ça ... dit Jefferson ... et il l'a fait ... mais personne ... non person' ne l'a ... jamais suuu ... j'vais faire ça ... dit Jefferson ... j'vais faire ça. »

Je ne sais plus si c'est une chanson de Burger ou de Bashung. Belin peut-être ... Non je ne crois pas. Quiz. Ou alors je suis en train de la réinventer, de la reconstituer. Un peu comme cette chanson que j'ai écrite, il y a longtemps. " Across the river " ça s'appelait, il faudrait que je la retrouve, je sais à peu près dans quel carnet elle se trouve. Comment c'était déjà ?

Comme l'homme aux tongs avait fait demi-tour et était à notre niveau, je baissais la vitre de la voiture climatisée.

- Qu'est ce qui se passe ?

- Ben j'étais au feu rouge, j'attendais quand j'ai vu une dame avec le bras en sang qui criait. Le gars l'avait sorti de sa voiture et avait voulu lui voler en la menaçant d'un couteau mais avec les nouvelles voitures, la clé était dans son sac et la voiture a calé après vingt mètres. Il est sorti et je lui ai couru après.

Il continua son chemin, ses tongs encore à la main. Nous, nous avançons au rythme des feux. Là bas le gendarme semblait avoir compris que l'homme rouge n'était peut-être pas tout à fait victime d'autant plus que d'autres personnes dont la femme au bras en sang et le poursuiveur se rassemblaient autour de lui. D'un geste, il lui intima de se tenir à l'écart. Ce qu'il fit.

- Il est défoncé.

- Tu crois ?

- À mon avis il s'est défoncé toute la nuit et il a voulu voler une caisse pour rentrer chez lui, il s'est fait un mauvais trip et il a fait n'importe quoi.

- Hum ... Il a peut-être tué quelqu'un ?

- Peut-être mais regarde c'est pas très cohérent, il se sauve en criant au secours devant un mec qui lui court après avec des tongs, il monte dans une voiture de police après avoir tenter d'en tirer une. Soit il est fou, il s'est peut-être échappé d'un asile, soit il a trop pris de trucs et il se fait une mauvaise descente. En tout cas il va pas passer une bonne après midi chez les gendarmes.

- Si j'écris un livre, il n'y aura pas de chapitre.

- C'est con ça sert à dormir les chapitres.

- Il est faux de penser que le trans humanisme serait une possibilité de progrès pour l'humanité. Comme avec l'argent, les inégalités suivront et croîtront ; certains - la minorité dominante - verront leur espérance de vie avancer, les autres diminuer d'autant.

Parallèlement l'autoritarisme sera mis en place pour garantir les droits des uns et les devoirs des autres. Aucun progrès pour l'humanité, un égoïsme croissant pour les uns, un retour de servitude pour les autres et celui du concept de race supérieure, augmentée et de race inférieure, originale. Il n'y a aucun progrès à attendre pour la plupart d'entre nous, la médecine sûrement se voudra rassurante pleine de sa compétence mais le bien-être général ne fera que décroître. Il est possible qu'une grande guerre ne nous laisse pas le temps de cela et

le trans humanisme, sauveur du monde, serait alors la solution la plus à même de permettre la survie des quelques rescapés, riches bien sûr, et la création d'une nouvelle société.

Tous ces progrès ne concernent donc qu'une minorité à court et moyen terme, à un petit long terme les autres n'existeront plus ou survivront asservis. Notre président a toutes les chances de vivre ainsi jusque cent vingt ans et nos enfants et petits-enfants s'ils sont encore là, paieront durant de longues années sa retraite et ses privilèges ...

Je change de station pour chercher de la musique en me disant que le soleil nous cramera bientôt pendant que les incendiaires habiteront, non plus de hauts bureaux mais de belles demeures écologiques dans des paysages nordiques pas trop réchauffés.

Parfois la pensée que je ne subis pas la guerre, que je ne la fais pas, qu'elle ne me défait pas, moi et ceux qui m'entourent, la pensée que cela est somme toute, étonnant plus que normal. Cette pensée claque comme un fouet sur mes synapses affolées. Quel chemin créer ? Le projet est-il de brûler une partie du monde pour préserver l'autre ? Que dire à mes enfants ? De quel espoir charger leurs yeux ? Quelle idée de l'être humain inscrire en leur cœur ? L'économie dont nous asphyxie le pouvoir n'a plus rien à voir avec le sens commun de ce mot.

Nulle part là-haut on ne peut distinguer ce qui pourrait ressembler à une gestion prévoyante des ressources autres que l'argent. Ils semblent tous être devenus des vampires, ils pensent que seuls les plus riches survivront à la catastrophe annoncée qu'est le libéralisme sauvage. Ils savent que personne n'arrêtera, personne ne peut arrêter ce monstre en mouvement. Le monde se sépare de nouveau comme nous l'a annoncé le bonhomme du pneu au tournant du vingt-et-unième siècle : les actionnaires et les autres - le bétail, les esclaves. Fini le paternalisme feint ou réel. Dans la même journée, l'entreprise annonçait le licenciement de quelques milliers de

personnes au beau milieu du massif central et des bénéfiques records pour l'année. Incompréhensible si l'on pensait que leurs experts en communication avaient fait une erreur tant ces deux chiffres s'opposaient. Si ces experts s'étaient trompés alors les économistes pouvaient aussi s'être trompés dans leurs prévisions et la nécessité d'un plan social. Mais non, ils ne s'étaient pas trompés : ils annonçaient ce qui était dit.

Quelques milliers de chômeurs de plus, quelques perspectives de vies avortées, quelques conséquences sociales, carcérales que l'état prendrait en charge. Solidarité publique pour le déficit, égoïsme privé pour le bonus. « Tout pour ma gueule et le reste pour les autres - l'éthique dans votre cul les pouilleux ! » voilà ce qu'ils annonçaient. La finance ne construirait plus que de l'économie réelle éphémère. La radio passe Mickey 3D, « ... il faut que tu respires, et ça c'est rien de le dire, tu vas pas mourir de rire, et c'est pas rien de le dire ... ».

J'ai envie de pleurer. Oui j'ai de la chance de ne pas être dans un pays en guerre, ça ne fait pas de moi un enulé mais quand même ...

Quelques jours plus tard je fais exception à la Renaissance et j'assiste, invité par un ami, à une conférence de Pierre Vosges sur les rapports de l'art et de l'écologie. De la solastalgie : La nostalgie dans l'écologie. Mon esprit s'en va, je perds le conférencier.

Un besoin de cohérence, de compréhension, du monde. L'Arcadie ou le paradis perdu. La Genèse, Adam et Ève chassés du paradis terrestre, qu'est ce que ça veut dire ? Au-delà de l'explication des causes, cela signifie en termes de conséquences (et donc de présent) que l'être humain est dès ce bannissement condamné à ne plus vivre dans le monde, dans la nature (ou très peu, les pieds et le nez) mais bien plus dans la représentation du monde et de cette

nature. C'est pour cela qu'il le reconstruit chaque jour. Tant que la terre n'est pas trop chaude sous ses pieds et que ses enfants ne meurent pas de maladie respiratoire ou autre, l'acte écologique ne fait pas partie des priorités de l'homme.

L'écologie prend la place de la religion en terme de " sens de la vie " comme une certaine croyance dans le progrès scientifique et économique l'avait fait. Cela répond à un vide et à une angoisse. Si ce sens écologique est moins tautologique, il est aussi plus actif. Il identifie un certain combat, une direction, ce qui suffit à la plupart d'entre nous. Si en plus cela sauve le monde ...

Je reviens, je regarde des images post apocalyptiques, très proches de la BD en me demandant à moins que ce ne soit Pierre Vosges lui-même qui pose la question de la jouissance devant l'iconographie de la destruction. La fin est pour beaucoup, du moins pour le public de ces images, plus acceptable si elle est collective et non individuelle. Le pire dans la mort, c'est de laisser toute la place aux " autres ", à ceux qui sont " sans moi ". S'il n'y a plus d'autre cette fin semble moins injuste. Pour le reste, les œuvres reproduites me semblent relever principalement de deux catégories : la première pourrait être posée dans un registre chamanique - au sens large - qui montre des tentatives de relier le corps à la nature et peut être à un certain invisible, la deuxième catégorie est composée d'œuvres qui relisent la nature, tout au moins notre rapport à cette nature. Religere, relegere.

S'il faut rapprocher l'écologie du fait religieux, elle relève plus d'une pensée bouddhiste ou animiste que d'un monothéisme quel qu'il soit. Ce qui est somme toute assez logique.

En rentrant je me fais flasher par un radar embarqué, cinquante-quatre kilomètres heure,

vitesse retenue en agglomération. Il y a une vingtaine d'années, j'étais un conducteur exemplaire, aujourd'hui je suis un délinquant : cent vingt-cinq euros, quatre-vingt dix si je paye dans les quinze jours. Je repense à cette conférence, mes pensées vagabondent de nouveau. Si des œuvres de Joseph Beuys sont citées, je ne me rappelle aucune mention de cette performance « I like America ... ». Elle me semble pourtant éloquente quant aux questions d'espaces privés, publics, privés-publics, d'environnements domestiques, sauvages. C'est une œuvre qui questionne notre rapport à une nature originelle et finalement à " la loi de la maison "... Sans parler de la notion de " pureté " qui ramène à une pensée hygiéniste allemande des années trente qui avant d'être détournée - dénaturée - par l'entreprise hitlérienne s'avère une tentative de repenser le rapport à la nature et au vivant. Il y a, je crois deux grandes écoles du jeûne en Europe. La Russe, celle d'après les camps et celle qui naît en Allemagne avant les camps ... Beuys est un artiste inscrit dans le romantisme allemand, descendant directement de Caspar David Friedrich. Son histoire, au moins réelle dans son affirmation, est celle de ce voyageur crashant son avion à travers une mer de nuages dans un marécage. Bon, les sept mille chênes, je trouve ça quand même un peu monoculture ... Ça me fait sourire. C'est quand même étrange Céline... ok le langage médical du nazisme devait lui parler mais quand même une intelligence comme la sienne... réduire ainsi la représentation du monde à la recherche d'un bouc émissaire ...

On arrivait doucement au feu, nous nous trouvions dans une petite zone commerciale. Le fugitif à une dizaine de mètres s'était assis sur un talus contre un mur, il aurait pu tenter de courir encore en passant derrière les bâtiments mais non. Le gendarme occupé à téléphoner se tenait seul à quelques pas de lui. L'homme rouge semble rassuré par cette présence. Comme s'il voulait que ça se finisse. Il est aux abois, mais il est épuisé et il sait que c'est l'hallali. Il veut bien être puni de sa bêtise pourvu que l'on s'occupe de lui, qu'il ne soit plus seul à gérer

ce bordel qu'est devenue sa tête. À un moment sans doute dans un regain de conscience, comprenant le guet-apens dans lequel il s'est lui-même mis et la suite que les événements vont prendre, il se relève, ramasse un morceau de palette et s'avance vers cet uniforme. Il fait deux pas en levant son bras armé, mais le gendarme l'aperçoit, il sort un objet, sans doute une espèce de matraque électrique qu'il déplie en lui ordonnant de s'arrêter. Mais il n'a pas à s'en servir, Encore une fois l'homme s'exécute, il retourne s'asseoir.

- Ouais t'as peut-être raison, il a pas l'air dans son assiette.

- C'est comment qu'on freine ... Il est au bout du rouleau. Il le gère bien le flic quand même ... mais je pense que l'autre veut que ça s'arrête.

Une voiture de gendarme s'immobilise sur la voie opposée, nous sommes arrivés au feu. Deux hommes d'une bonne cinquantaine d'années si ce n'est une petite soixantaine en descendent et passent devant notre capot.

Alain s'esclaffe :

- T'as vu la gueule des renforts ha ha ha.

- Ça doit être la cellule psychologique... mais c'est vrai qu'ils font un peu caricature. On dirait les gendarmes de Saint Tropez...

- Bon pour l'instant ils assurent, enfin celui qui était là tout seul parce que lui ça a dû lui faire drôle quand l'autre est rentré dans sa voiture... en même temps ils doivent être un minimum formés, c'est quand même un peu leur boulot. Ils sont pas là juste pour nous mettre des amendes et nous retirer nos permis.

Les gens filment, je sors mon téléphone, le décompte du feu va bientôt s'arrêter, encore trente secondes. Ils sont maintenant en triangle autour de lui.

- Oui bon là c'est un peu fini, ils vont l'attraper.

- Attends gare toi, on va voir le dénouement, de toute façon ils vont sûrement attendre les urgences psychiatriques ... Bah non ils essaient de le chopper. Ils sont cons ou quoi ? Il était tout tranquille...

- Moi ce que je veux, c'est du pain, de toute façon ils sont trois autour de lui, j'te dis c'est fini, il va pas s'en aller.

Le thermomètre affiche 38 degrés, l'horloge 11h55 10 / 08. Sous le soleil écrasant, le feu passe au vert et la voiture démarre.

Il était arrivé comme l'autre, oui ! Le lendemain, j'ai pensé que c'était un ange.

Lui, il n'était pas rouge, il était noir. Je sais bien que c'est mon cerveau qui dans une quête de sens avait fabriqué cette explication. Quand même un mois et une heure après ...

" Enculé ", j'ai toujours trouvé ça drôle comme mot. Enfin drôle, pas vraiment ou alors au sens où les gens du nord l'emploient : un peu étrange. Si l'on se réfère à son étymologie, du moins à sa construction, au masculin il indique à l'évidence celui qui reçoit, celui qui est passif sinon victime. Dans le domaine de l'insulte banale, c'est devenu un mot quotidien, il nomme celui, parfois celle, qui vous fait un sale coup. Un stop grillé, une femme séduite par un autre, un vol, un viol, le CAC 40, un homme politique à la télé ... C'est souvent le premier mot qui sort devant ce qui nous semble une injustice. L'insulte s'emploie principalement au masculin et je crois par les hommes cependant certaines femmes l'utilisent également à l'encontre de leurs congénères mâles et femelles. C'est un mot très peu employé avant le

vingtième siècle. Les premières traces de son utilisation datent des années 1870, il revient dès les premières années du siècle suivant et son usage connaîtra son apogée au milieu des années soixante-dix pour s'effondrer en quatre-vingt-cinq puis remonter. Tous les records sont battus au début du vingt-et-unième siècle et si depuis la fréquence de son usage diminue un peu, elle reste à un niveau comparable à celui de 1975. Tout cela ne concernant bien sûr que les traces écrites. Un enculé à la base désigne un sodomite passif, donc pas une femme. Il se transforme en insulte sans doute par quelque voie de la morale qui associe celui qui se fait prendre par derrière - c'est ce qu'il désigne au Moyen-Âge mais il ne concerne alors que des objets et la manière de les utiliser - au faussaire, au coupable ; celui qui va détourner la virilité de son but premier : la femme. Contrairement au verbe qui est utilisé pour dire ce qu'il dit, l'usage de ce nom aujourd'hui ne se fait plus qu'à contresens en désignant celui qui impose à l'autre ce qu'il ne voulait pas, celui qui soumet l'autre à son activité : l'enculeur. Bref, on ne sait plus qui encule qui. Et à cette manipulation de sens, c'est le dominant qui gagne encore.

Dans les trucs bizarres, je t'ai déjà dit qu'à un moment j'ai fait des prières ? Oui, des prières, je crois que c'est comme ça que ça s'appelle.

.....